

Nécessité de la protection intérieure contre les épidémies du dehors.

C'est au milieu d'étonnantes crises, devenues fort heureusement rares et de courte durée, comme celle que nous traversons en ce moment, que les populations, surtout dans les grandes communautés, comprennent tout le prix des travaux d'assainissement et les avantages d'une éditilité publique, solidement établie, travaillant méthodiquement, et de l'habileté, du patriotisme, de laquelle personne ne doute. Il en résulte, dans les esprits, même aux heures des plus grands dangers, une confiance absolue, dont nous ne pouvons nous faire une idée juste à la Nouvelle-Orléans, où les entreprises ont toujours été menées avec une négligence impardonnable, où nos magistrats municipaux se sont toujours occupés d'autre chose que de leur besogne.

Pourquoi tant de braves gens ont-ils été, depuis deux jours, saisis d'une terreur si exagérée? C'est que tous ont la parfaite conscience de l'état tout-à-fait insalubre de notre ville; parce qu'ils savent que la Nouvelle-Orléans est mal entretenue, mal drainée, mal irriguée; que tout y est une amorce pour les germes des maladies contagieuses et infectieuses, et qu'une fois que le mal a pénétré dans la place il est difficile de l'en déloger.

Justicé, nos efforts se sont bornés à barrer le passage à l'ennemi et nous y avons réussi, au delà de toute nos espérances. C'est une justice qu'il faut rendre hautement à nos autorités sanitaires.

Elles méritent d'autant plus nos éloges, que nous les avons vues souvent combattre désespérément pour vaincre les résistances des autorités civiles et que ce n'est que pied à pied qu'elles se sont rendues maîtresses du terrain.

Voilà qui est bien. Il ne nous reste plus qu'à engager à l'intérieur la lutte contre le mal; nous avons un excellent corps médical, cela ne fait question pour personne, mais il faut qu'il soit aidé dans son œuvre par les conditions sanitaires de la localité. Nous sommes en ce moment sur la voie qui conduit au salut; ne nous arrêtons pas en si beau chemin. Poursuivons notre œuvre, sans relâche; et le moment n'est peut-être pas éloigné où nous pourrions nous croire aussi bien protégés au dedans qu'au dehors.

Echos de Partout.

Allemagne.

On annonce de Breslau la mort du prince Hugo de Hohenzollern-Oehring, duc d'Ujest, le doyen de la famille des Hohenzollern, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Le prince de Hohenzollern appartenait à la Chambre des seigneurs de Prusse et de Wurtemberg et vivait généralement en Sieste.

Italie.

De grandes fêtes viennent d'avoir lieu à Urbino, à l'occasion de l'inauguration d'un monument élevé à Raphaël dans sa ville natale. Le ministre Giuntoro a prononcé un discours en l'honneur du célèbre peintre et a rappelé le discours de M. Minghetti sur le même sujet, en 1883, date du quatrième centenaire de la naissance de Raphaël. Le monument est en bronze et

en marbre de Carrare; il est dû au ciseau du sculpteur turinois Belli.

Portugal.

Les Cortès tiendront session jusqu'aux premiers jours de septembre. Les pairs voteront mercredi le budget et les députés discuteront les modifications à apporter dans la réception des contrats de monopole avec la Société des tabacs du Portugal. La société aura désormais le monopole exclusif de l'importation et de la fabrication des tabacs dans les colonies.

Serbie.

On annonce de Belgrade qu'on va élever, d'ici à l'année prochaine, un monument à Panarowitz, en l'honneur du prince Milosch, le fondateur de l'Etat serbe et de la dynastie des Obrenovitch, mort en 1860.

Russie.

Le congrès médical international qui s'est tenu en Russie a entendu entr'autres orateurs, ceux dont les noms suivent: 1o. Le professeur Virchow, de Berlin; 2o. Le rôle des vaisseaux dans l'inflammation; 3o. Le docteur Lander-Brunton, de Londres; 4o. Des rapports entre la physiologie, la pharmacologie, la pathologie et la médecine pratique; 5o. Le professeur Lannelongue, de Paris; 6o. De la thérapeutique des tuberculoses chirurgicales.

Plus de trois cents orateurs se sont fait inscrire de sorte que les Russes en leur qualité d'amphitryons, se voient dans la nécessité de parler les derniers ou de céder à leurs invités leur tour de parole si le temps vient à manquer. La salle du théâtre où se réunait le congrès n'est pas assez vaste pour offrir accès à tous les membres. Il y a donc lieu pour chaque séance de procéder à un tirage au sort.

On a remarqué l'absence des médecins polonais. Cette absence est motivée par le fait que l'usage de la langue polonaise a été interdit.

Les seules langues autorisées sont l'allemand, le français, l'anglais et le russe.

Indes anglaises.

Le Times dit que, d'après des dépêches de Simla et de Bombay, l'espoir que l'on avait entreu du disperser le probable des Afridis ne s'est pas réalisé.

De fortes bandes de ces indigènes ont attaqué deux forts dans le voisinage de la passe de Khaibar, et une colonne a été envoyée de Pechaver, où 11,000 hommes sont massés, pour porter secours aux forts Maude et Ali-Masjid. Une autre troupe d'Afridis marche dans la direction de Kadam.

Tous les ports du haut Pendjar sont gardés étroitement. Les troupes sikhs de la frontière sont particulièrement excités contre les Mahmands qui, à l'attaque de Schackdara, auraient brûlé les livres sacrés du temple seikh.

Trois des principaux chefs du Bélouchistan ont été arrêtés à leur arrivée à Quetta, où ils avaient été convoqués pour se rencontrer avec un représentant du gouverneur général. Ces arrestations causent une vive sensation parmi les musulmans.

L'émir d'Afghanistan a écrit au gouvernement indien pour décliner toute responsabilité dans les événements de la frontière et rejeter tout le blâme sur les prêtres des différentes tribus.



Retraite du baron de Mohrenheim.

Je viens d'apprendre, écrit de Saint-Petersbourg le correspondant d'un journal parisien, une nouvelle qui vous intéressera tout particulièrement. Si, comme j'ai tout lieu de le croire, mes renseignements sont exacts, le baron de Mohrenheim, ambassadeur de Russie en France, ne retournerait à Paris que pour y présenter ses lettres de rappel au président de la république.

Son successeur serait le prince Ourousoff, ministre de Russie à Bruxelles, dont les sympathies pour la France se sont affirmées à diverses reprises, et à qui on tient pour un diplomate des plus avisés. La nouvelle que je vous annonce est d'une trop grande importance pour que je ne l'aie pas vérifiée ainsi qu'il le convenait; je crois donc pouvoir la garantir absolument authentique.

Le baron de Mohrenheim, qui est en ce moment même à Saint-Petersbourg, sait du reste à quoi s'en tenir: il sera nommé membre du conseil de l'Empire, ce qui est une retraite fort honorable.

La nomination à Paris du prince Ourousoff n'a pas été sans difficultés: c'est M. de Nélidoff qui semblait un instant désigné pour recueillir la succession du baron de Mohrenheim, mais l'ancien ambassadeur de Russie à Constantinople a finalement reçu une autre destination. Au point de vue français, il convient de se féliciter de la décision prise par l'Empereur.

LE DOCTEUR LUY.

Le docteur Luy, dont les dernières expériences sur l'homme lumineux avaient provoqué de vives discussions dans le monde scientifique, est mort subitement il y a quelques jours, à Divonne-les-Bains, comme nous l'avons annoncé dans nos dépêches. Il avait l'habitude de prendre de l'éther. Le jour de son arrivée à Divonne, il ressentit un peu de faiblesse; il commanda trente grammes d'éther, en imbiba un mouchoir qu'il s'appliqua sous le nez. Quelques instants après, un garçon d'hôtel entrant dans sa chambre, le trouva mort. Les observations ont eu lieu à Divonne. Jules-Bernard Luy était un des plus éminents physiologistes; par ses expériences de ces dernières années, il aura conquis une place honorable dans les rangs des pionniers de l'au-delà: c'est ainsi que l'on désigne les savants qui se penchent sur le seuil du mystère, cherchent, en dehors des sentiers battus de l'Ecole, à pénétrer les secrets de la vie.

Né à Paris, le 17 avril 1828, docteur en médecine en 1857, il fut reçu médecin des hôpitaux en 1862 et attaché à la Salpêtrière, puis à la Charité, il fut en outre médecin en chef de la maison de santé d'Ivry. Elu membre de l'Académie de médecine, il était officier de la Légion d'honneur.

Il s'était surtout occupé de physiologie, de pathologie cérébrale et d'hypnotisme. Il avait fait de sérieuses recherches sur le système nerveux. Nombre de médecins spiritualistes aujourd'hui célèbres furent ses élèves: ils ont continué, chacun dans sa sphère, les travaux

du maître. « L'Iconographie photographique des centres nerveux », publiée en 1874, n'a pas été sans influence sur les expériences postérieures du docteur Baraduc; son « Hypnotisme expérimental » a guidé plusieurs des praticiens les plus habiles, des chercheurs les plus audacieux.

Le docteur Luy avait installé une clinique spéciale à l'hôpital de la Charité, à Paris, pour ses essais sur l'hypnotisme. Il en avait chargé le célèbre Papius, qui est, de son vrai nom, le docteur Encausse; tous deux avaient imaginé une expérience des plus curieuses, qui a donné souvent de très bons résultats.

Ils hypnotisaient un sujet, le mettaient en communication avec un malade au moyen d'un fer aimanté, et commandaient au sujet de ressentir la maladie de son voisin et de la prendre pour son compte. Phénomène curieux, le sujet, qui ne connaissait pas le malade, ressentait aussitôt son mal, le décrivait et s'en plaignait. On lui disait alors de ne rien ressentir à son réveil, et on le réveillait. En effet, toute souffrance disparaissait chez le sujet, ce qui se comprend aisément, mais le malade lui-même était soulagé, ce qui paraît plus bizarre.

Cette opération hypnotique avait reçu le nom de transferts, et l'on faisait à la Charité plusieurs transferts tous les jours.

Autre cure bizarre: le docteur Luy avait imaginé de faire disparaître par d'autres procédés hypnotiques, les taches de vin du visage, ces taches rouges, d'origine congénitale, qui déparent quelques fois un joli visage. Il obtint parfois de bons résultats: la tache disparaissait ou diminuait.

Très attaqué par quelques confrères au sujet de ses expériences plus hardies encore que celles du docteur Charcot, le docteur Luy renonça à peu près à ces expériences et se sépara de son chef de clinique.

On est tenté de remarquer combien il importe, en matière de sciences nouvelles, de ne pas dépasser son époque, et de n'avancer que par gradations infinitésimales, sous peine de faire un faux pas.

Assurément très sincère dans ses expériences sur l'homme lumineux, le docteur Luy n'avait pas employé une méthode rigoureusement scientifique. On se rappelle qu'il s'agissait de photographies d'éflaves émises de la main de l'homme. Mais les éflaves n'étaient pas seuls à avoir laissé des traces sur la plaque photographique. La chaleur de la main y était pour beaucoup: on le lui avait dit et on le lui avait démontré; ce fut une déception mortelle pour le vieux savant. Il avait voulu, présumant trop de ses forces, braver le sphinx et le sphinx l'a terrassé.

La Fin Prochaine de la Grève.

Voilà nous ne savons combien de semaines que les ouvriers mineurs, entraînés par des meneurs qui se font un métier très lucratif de fomentier les troubles entre les patrons et les travailleurs, se sont mis brusquement en grève, abandonnant leurs ateliers, se privant eux-mêmes et leurs familles des fruits de leur travail quotidien, et divorçant, dans une oisiveté brouillonne et tapageuse, des fonds énormes qui seraient bien mieux employés à soulager ceux d'entre eux qui sont bisognoux, par suite de maladies, d'infirmités ou de chômage forcé.

A quelques ont donc avancés leurs grèves, leurs campements, leurs bruyants meetings, leurs marches et contre-marches? Ils en ont presque tous réduits à en revenir, en fin de compte et de guerre lasse, à la ligne de conduite qu'ils auraient dû suivre, dès les commencements, et dont les avaient détournés leurs intrigants meneurs; ils deman-

dent des accommodements, des compromis, une entente commune entre eux et ceux qui les emploient. La très légère augmentation de salaire qu'ils comptent obtenir, et qu'ils obtiendront probablement, doit être déjà plus qu'absorbée par les avances qu'ils ont reçues et par les dettes qu'ils ont dû faire. A peu de choses près, leur situation restera la même qu'aujourd'hui, si elle n'est pas empirée.

Seuls, les « leaders » y gagnent. Ne sont-ce pas, tous ou presque tous, des politiciens ou des aspirants au politiciennisme? Quand donc les ouvriers comprendront ils qu'ils ne sont que des instruments entre les mains de faiseurs qui se font d'eux un piédestal pour s'élever à quel-que emploi bien lucratif qui les enrichisse et leur permette de s'élever au-dessus du monde des ateliérs!

En fait, nous touchons à la fin de cette déplorable grève qui, comme toutes celles qui l'ont précédée, et celles qui, malheureusement, la suivront, l'aura abouti qu'à mettre en relief trois ou quatre inconnus qui deviendront de graves personnages et, le lendemain, tourneront en casaque, abandonnant la cause dont ils se faisaient, la veille, les ardents apôtres. Les ouvriers mineurs auront, pour eux, tiré les marrons du feu. La belle avance!

MADAGASCAR.

Le dernier courrier de Madagascar a rapporté de bonnes et de mauvaises nouvelles. Les renseignements qui sont communiqués sur la situation politique sont excellents. Mais on a moins de raisons d'être satisfait de ceux qui ont trait à la situation économique. Le général Gallieni a pacifié et organisé l'île grâce à ses hautes qualités de soldat et d'administrateur. Mais ces qualités ne lui suffisent point pour donner à la colonie les voies de communication qui seules en permettent le développement économique. Le général a fait son devoir à Madagascar. Maintenant les parlementaires et les financiers d'ici doivent faire leur.

Il convient de reproduire les discours qui ont été adressés au général lors de son retour à Tananarive par le gouverneur général hova Rasanjy, et par M. Hofman, doyen des colons français. Voici comment s'est exprimé le gouverneur général hova.

Mon général, Je sens tout le prix de l'honneur qui m'échoit de vous présenter les salutations du peuple de l'Imérina à votre heureux retour à Tananarive.

Vous pouvez voir, mon général, que pendant votre absence, les Malgaches chefs et peuple ont suivi vos conseils. Les travaux publics comme ceux de la culture ont été poussés avec zèle; la pacification a continué ses progrès; de nombreux rebelles sont rentrés; leurs derniers chefs se sont soumis, et les quelques égarés qui gardent encore la brousse sont de plus en plus impuissants.

L'Imérina jouit de la paix et de la tranquillité et chacun, petit ou grand, goûte maintenant, soit chez lui, soit à son travail, les fruits de l'œuvre que vous avez poursuivie dans l'intérêt de tous.

Aussi, mon général, le peuple de l'Imérina s'empresse-t-il à témoigner sa joie de vous voir rentrer parmi nous.

Soyez persuadé que les Malgaches apprécient déjà les bienfaits de l'œuvre de civilisation que vous accomplissez. La France a désormais en eux de fidèles sujets et des enfants reconnaissants. Heureux d'accueillir le retour de son représentant, qui est leur chef et leur père.

Le représentant des colons n'a pas été moins affirmatif:

—Me désoler! Ah! je suis ravi d'avoir découvert, avant qu'il ne soit trop tard, la véritable nature de Mlle de Saint-Albin. Oui, elle est bien la femme futile, vaniteuse et arrogante, celle enfin qui m'était apparue autrefois; j'ai eu...

—Gaston, interrompit Mme de Lachessaye, la colère te rend injuste. Elle t'aimait sincèrement; on ne saurait, vois-tu, tromper une mère.

Pour moi, j'ai la conviction qu'on s'est efforcé de te nuire auprès d'elle! —C'est possible, mais peu m'importe! La femme qui veut devenir l'épouse d'un honnête homme, d'un gentilhomme français, n'a pas le droit de prêter l'oreille à des accusations contre lui.

L'honneur de son fiancé est le sien, et si elle s'abaisse jusqu'à vouloir écouter de lâches calomnies, elle n'est pas digne de lui! Je vous le répète, l'amour que j'avais jadis pour Mlle de Saint-Albin est mort, bien mort, et c'est elle qui vient de le tuer.

Il s'arrêta. Puis, saisissant son chapeau: —Adieu, ma mère. Je ne puis aujourd'hui m'asseoir à votre table, je suis encore trop bouleversé. J'ai besoin d'être seul. Oh! ne craignez pas, ajouta-t-il avec un sourire, que cette fois j'aille chercher au jeu l'oubli de mes chagrins.

Mon général, Au nom de la colonie française de Tananarive, je suis heureux de vous exprimer toute notre joie de votre retour parmi nous, en bonne santé.

Nous avons tous suivi avec le plus vif intérêt les phases de votre long voyage autour de l'île pour vous rendre compte, de visu, de la situation politique et commerciale de ces régions, et nous avons été particulièrement heureux de constater l'unanimité des sentiments de reconnaissance et de dévouement de la colonie entière pour votre personne et d'approbation pour votre politique à la fois énérgique et paternelle.

Notre vœu le plus cher, mon général, et que vous restiez encore longtemps parmi nous, pour le plus grand bien du pays.

Ces deux discours résumant bien les sentiments de la population tout entière de la colonie à l'égard du général Gallieni.

Ces sentiments ont eu l'occasion de se manifester pendant les fêtes du 14 juillet, qui ont été célébrées avec le plus vif éclat dans toutes les villes et tous les postes de la colonie.

Les deux derniers grands chefs de révoltes, qui avaient été récemment battus et faits prisonniers, ont été jugés par le général Gallieni au cours d'une cérémonie solennelle, à Tananarive, devant le peuple assemblé.

Ces chefs ont été condamnés à l'exil. Leurs lieutenants ont été graciés. On peut affirmer que la tranquillité politique est désormais assurée.

Les deux derniers grands chefs de révoltes, qui avaient été récemment battus et faits prisonniers, ont été jugés par le général Gallieni au cours d'une cérémonie solennelle, à Tananarive, devant le peuple assemblé.

Ces chefs ont été condamnés à l'exil. Leurs lieutenants ont été graciés. On peut affirmer que la tranquillité politique est désormais assurée.

Il n'y a pas encore longtemps—avant les dernières inventions de sir William White—l'Angleterre avait à enregistrer presque chaque semaine quelque accident de cette sorte. Ces accidents sont presque inévitables, tant que la machine à vapeur devra accomplir son prodigieux travail dans un local d'espace tout à fait limité.

TABLEAU DE COMMERCE.

Le tableau du commerce de la Guadeloupe pour l'année 1896 fait ressortir un total de 21,717,062 francs à l'importation et de 18,590,318 à l'exportation. En 1890, sous le régime libéral inauguré par l'Empire, les importations s'élevaient à 30 millions et les exportations à 23. Depuis lors on a constaté une baisse. A l'importation, les marchandises françaises montent à 11,258,903 dont 237,894 sont réexportées, et les marchandises étrangères à 10,258,159. En 1890, les marchandises françaises entraient pour 13 millions et les étrangères pour 18. La consommation des articles de deux colonies s'est donc restreinte en apparence, car c'est la contrebande qui forme l'appoint. Quant à l'exportation, elle a été de 18,597,591 francs à destination de la France et de 532,717 pour l'étranger, dont 437,000 en produits français réexportés. En 1890, l'exportation donnait 21 millions 920,466 francs pour la France, 669,557 pour les autres colonies et 1,180,092 pour l'étranger.

Or, la Guadeloupe coûte plus d'un million à la France par an. Avec le système actuel, on taxe les colonies et on appauvrit la métropole. Les articles français les plus considérables à l'importation sont: la morue, qui vient de Terre-Neuve (1,030,420 fr.); les boissons (1,579,141); la bijouterie et l'horlogerie (2,478,748); les produits chimiques (855,229); les tissus (998,667) et les vêtements (499,870). L'étranger fournit pour 3,352,709 francs de farineux alimentaires et pour 2,749,369 de produits d'animaux.

Le mariage de la reine Victoria.

Sous la signature Georges Sparkling, nous trouvons une intéressante anecdote sur le mariage de la reine Victoria et du prince Albert, dans une correspondance particulière de la « Gazette de Bruxelles ». L'épousée de St-James défendait que la main de Victoria fût demandée officiellement par quelque n'était ni roi, ni fils de roi.

En 1839, le prince Albert de Saxe-Cobourg et Gotha était à Windsor, et nul ne pouvait douter que la jeune souveraine était éperdument amoureuse de son cousin...

« Victoria, dans un bal officiel, avait dansé six fois avec Albert, et lui avait offert un bouquet de roses rouges et blanches—les Deux Roses.

Le lendemain, au Conseil des ministres, « the Queen » avisa ses conseillers qu'elle avait fait choix d'un époux. Stupéur des vieux bierres et des vieilles barbes de l'époque. On consulte le protocole, d'alors, plus compliqué que celui de M. Crozier.

« Un fils de roi seul peut demander la main de la Roynet » dit le chancelier.

« C'est possible, répondit Victoria avec fermeté; mais la Constitution ne s'oppose pas à ce que la souveraine demande la main de qui bon lui semble.

Et ouvrant elle-même les portes de la salle du Conseil, la Reine s'écria: —Avancez, Albert, je vous demande, en présence de ces nobles seigneurs, de devenir mon époux et je vous jure obéissance et fidélité.

Le prince Albert faillit s'évanouir. La souveraine le soutint dans ses bras. Elle tira de son corsage le contrat qu'elle avait fait préparer par le « solicitor » de la famille. Et il fut signé séance tenante.

C'est depuis ce temps-là que les femmes anglaises font la cour aux mineurs et leur demandent leur main—même à Gretna-Green!

LA COMÈTE D'ARREST.

La comète périodique découverte par Arrest, le 27 juin 1851, dans la constellation des « Poissons », et dont la période est de 6,7 ans, a été retrouvée dans la constellation de la « Baleine » par l'astronome américain Perrine à l'observatoire Lick. Elle a également été observée depuis cette époque par les astronomes de Toulouse et d'Alger.

Cette comète, qui est probablement la plus faible des comètes périodiques connues, est très curieuse à cause des perturbations qu'elle subit lorsqu'elle passe dans le voisinage de Jupiter. Elle a été retrouvée à la position que lui avaient assignée les calculs de M. Leveau, astronome de l'Observatoire de Paris. Elle reviendra nous visiter au mois de septembre 1903.

MOTS DE LA FIN.

Deux gamins dont les papas s'occupent beaucoup de politique, sont en train de faire connaissance. —Comment t'appelles-tu de ton petit nom, demande l'un. —Camille, comme Desmoulin.

Et toi? —Moi, Pierre... comme Robesp... —Un observateur, contemplant les concurrents du concours de pêche à l'affût de leur proie: —Il faut avouer que si les pêcheurs à la ligne ne leur procuraient pas quelques distractions, les poissons méneraient une existence bien monotone!

Cri du cœur d'un pessimiste qui regrette le bon vieux temps et qui est double d'un parfait égoïste: —Aujourd'hui on ne sait plus... m'amuser!

se disputent de viles ambitions... Prenez ma fortune monsieur de Lachessaye, puisque elle seule vous tente, prenez-la, je vous l'abandonne avec joie...

—Diane, Diane, êtes-vous folle?... Qu'attendez-vous? Qui m'a accusé auprès de vous!

—Personne, monsieur, personnel! mais j'ai seulement écouté! Non! il n'a fallu voir de mes propres yeux, tenir entre mes mains la preuve palpable de votre infamie pour y croire! Il a fallu que...

—Arrêtez, interrompit Gaston devenu subitement très pâle; encore un mot et vous allez creuser un abîme entre nous.

Ces paroles achevèrent d'affoler la jeune fille.

Elles lui semblaient empreintes d'une audace et cynique effronterie.

Alors, ne se possédant plus, se laissant aller au tumulte des sensations qui la secouaient depuis tant d'heures: —Ah! clama-t-elle, en frappant du pied, n'affectez pas ces airs de supériorité! Je ne suis plus votre dupe! Jetez bas votre masque de mensonge!... Ne voyez-vous pas que je sais tout? Tant que je vous aimais, j'ai pu me laisser bernier par vos lâches hypocrisies! Maintenant le lien

est brisé! Je reprends ma liberté! Sachez que je vous hais, je vous exécute, je vous méprise!

Et tandis que, la levre écumante, les traits convulsés, l'œil égaré, elle lançait ces véhéments injures, il semblait à Gaston de Lachessaye que la femme qu'il avait aimée n'existant plus, qu'elle avait disparu comme un rêve, laissant à sa place une étrangère dont le visage déformé et crispé lui causait une sorte de répulsion.

Il jeta un coup d'œil distraint autour de ce boulevard que la prodigieuse tendresse des Saint-Albin avait transformé en un véritable échin d'objets artistiques et luxueux.

Quelques heures charmantes il avait passées en ce sanctuaire virginal auprès de celle qu'il avait aimée et qui maintenant venait de tuer son amour!

Cependant, haletant et comme épuisée par les violences de sa colère, la jeune fille s'était arrêtée.

Elle semblait attendre une réponse. Alors, il jeta sur elle un étrange regard qui la fit frémir, tant il était sérieux, tant il était glacé.

—Mademoiselle Diane de Saint-Albin, dit-il enfin à voix très lente, écoutez-moi bien, car c'est la dernière fois que vous m'entendrez. Vous venez de prononcer des paroles que vous ne sauriez rétracter.

Si vous étiez ma femme, la mère de mes enfants, si après dix années de tendresse et de dévouement ces insultes fussent les premières sorties de votre bouche, elles suffiraient pour anéantir tout amour, pour effacer jusqu'au souvenir de votre affection.

Et même si en apprenant un jour combien vous vous êtes trompée sur mon compte vous imploriez à genoux mon pardon, je ne vous l'accorderais pas.

Jamais aucun homme ni aucune femme n'a impunément outragé l'honneur de Gaston de Lachessaye.

Je ne daigne pas vouloir me justifier et vous quitte pour toujours.

Avec mes dernières paroles, je vous condamne à ce châtiment: le remords, qui arrive trop tard!

Il salua profondément et sortit de la chambre.

Et sitôt que la porte se fut refermée sur lui, il semblait à Diane, comme si les dernières paroles de Gaston se réalisassent, que dans son cœur déchiré un nouveau tourment venait de commencer.

La rupture du mariage de son fils. Mon enfant, dit-elle, es-tu sûr que tu n'oublies aucun détail? Je te sais emporté, je...

—Non, ma mère, je vous l'affirme sur l'honneur, je n'ai rien à me reprocher!

J'étais entré chez elle plus épris que jamais, tout joyeux de la bonne nouvelle que j'avais à lui communiquer, me réjouissant d'avance de sa joie!

Elle n'a ouvert la bouche que pour m'adresser des insultes auxquelles je ne puis songer sans ôtrémir de honte et d'indignation. La rupture est complète.

Désormais il me serait impossible de songer à elle sans me rappeler les odieuses accusations qu'elle m'a pas craint de me lancer en plein visage!

Il parlait d'une voix saccadée et semblait haletter comme si la respiration lui eût manqué.

—Dieu! oh! Dieu! murmura-t-elle, qu'ai-je donc fait?... Ah! malheureuse! Une heure après, Mme de Lachessaye apprenait, consternée,

Faustine l'embrassa affectueusement et le laissa partir.

Restée seule, elle eut un geste d'atroce désespoir: —Quel est ce nouveau malheur qui tombe sur notre maison!

Gaston, oh mon pauvre Gaston! lui aussi est-il condamné à souffrir!

Cependant Gaston avait quitté la rue de Varenne, et marchait au hasard devant lui.

Il voulait à tout prix oublier sa douleur; il espérait pouvoir l'endormir par l'excès de la fatigue physique.

D'un pas rapide et précipité il marchait, marchait toujours, ne voyant, n'entendant rien.

On se retournait pour le regarder. D'aucuns, surpris de cette allure désordonnée, le prenaient pour un fou.

Un moment il s'arrêta. S'accoudant au parapet de la Seine, il demeura pensif.

Un gardien de la paix vint se camper à quelques pas du jeune homme.

Les yeux braqués sur lui, il se mit à le dévisager soupçonneusement.

Brusquement, Gaston s'aperçut de cette surveillance.

On croyait donc qu'il méditait un suicide! Il s'éloigna avec précipitation et, hélant un fiacre, se fit reconduire chez lui.

Et maintenant, il était dans la solitude de son cabinet de travail.

Une immense tristesse, une lassitude infinie avaient succédé aux transports des premières fureurs.

Il lui semblait pour la première fois de sa vie qu'il venait de souder le néant des choses humaines.

L'amour n'était qu'un péché, l'ambition un leurre, l'amitié un tra-hison.

Où, tout était faux, illusion et mensonge. Seule la douleur était réelle!...

Tout à coup un violent coup de sonnette se fit entendre.

Gaston se leva pour aller donner l'ordre de ne pas laisser entrer personne.

Il n'en eut pas le temps. La porte de son cabinet venait bruyamment de s'ouvrir et Wallace Bryant pénétra dans la chambre.

—Vous! fit sèchement Lachessaye, à minuit!